

La notion de maladie chez Hippocrate

Jacques JOUANNA

8, rue Corot
75016 Paris

Mél : jouanna@noos.fr

Dans l'antiquité grecque, les maladies ont d'abord été attribuées aux dieux ; on en trouve la trace encore à l'époque d'Hippocrate (V^e-IV^e siècle av. J.-C.) dans la tragédie et dans l'essor de la médecine religieuse pratiquée dans les temples d'Asclépios. Mais Hippocrate a fermement posé les principes d'une médecine rationnelle : les maladies ont des causes naturelles, externes (climat, environnement, régime) ou internes (déséquilibre et flux des humeurs), et le traitement s'opère en agissant par les contraires. L'observation attentive des signes et de l'évolution des maladies débouche sur des classifications et des théories interprétatives qui restent évidemment limitées par l'absence de moyens d'investigation de l'intérieur des corps mais marquent une étape importante de l'histoire de la médecine.

La maladie dans le fonds culturel grec ancien

Dès les textes grecs les plus anciennement conservés, datant du VIII^e s. av. J.-C., la maladie est une réalité que les hommes désignent par le substantif féminin *nousos* ou *nosos*, mot d'origine inconnue, mais qui nous est familier par les dérivés *nosologie* ou *nosographie* apparus en français à partir du XVIII^e s. Le mot est resté vivant pendant toute l'histoire du grec, même s'il fut concurrencé à partir d'Hippocrate (fig.1) par le mot qui en est dérivé *nosema* et par d'autres synonymes comme

pathos ou *pathema* d'où est dérivé depuis le XVI^e s. le français *pathologie*.

La maladie et la colère des dieux chez Homère

Dans les poèmes homériques, le mot désignant la maladie est déjà parfaitement bien attesté, une dizaine de fois. Il peut désigner selon les contextes soit une maladie générale qui s'abat sur l'ensemble d'une communauté, soit une maladie particulière qui atteint un individu. Le mot n'est pas encore employé à propos des blessures de guerre, pourtant si nombreuses dans l'*Iliade*. Qu'elle soit générale ou particulière, la maladie effraie. Son nom est fort souvent accompagné de qualificatifs péjoratifs : elle est mauvaise, haïssable et surtout douloureuse. C'est la maladie vue du côté du patient. Elle fait partie, comme la famine, des grands maux qui définissent la condition des mortels opposée à celle des dieux, même s'il y a quelques pays privilégiés, comme l'île de Syros, où les habitants ne connaissent ni la famine, ni la maladie. Cette dernière est souvent attribuée à un dieu. C'est une évidence pour une maladie générale : on l'attribue à la colère d'un dieu. Quand la peste s'abat au début de l'*Iliade* sur l'ensemble du camp des Achéens, personne ne songe à faire appel aux médecins dont le rôle est de soigner les affections traumatiques ; c'est le devin que l'on consulte sur les raisons de la colère du dieu. Même la maladie individuelle, en l'absence d'une cause visible, est imputée à un dieu. Dans ce cas, il vaut mieux prier que chercher à soigner ; et quand c'est le puissant Zeus, il n'est pas possible d'y échapper.

« Les maladies viennent d'elles-mêmes en silence »

Cette conception de la maladie chez Homère représente le fonds culturel



Hippocrate. 1

grec le plus ancien. Elle apparaît aussi dans le reste de la littérature épique. Les maladies, chez Hésiode, comme chez Homère, sont le symbole des malheurs de la condition humaine et l'absence de maladies, qui s'attache chez Homère à des lieux privilégiés, est rejetée chez Hésiode dans un âge d'or perdu où les hommes vivaient à l'écart des « maladies douloureuses qui apportent aux hommes le trépas » ;¹ mais pour ce dernier les maladies sont plus clairement présentées comme des forces extérieures à l'homme : « Les maladies viennent d'elles-mêmes chez les hommes, les unes de jour, les autres de nuit, apportant en silence des maux aux mortels, car le prudent Zeus leur a ôté la voix ». ² En définitive, chez Hésiode, toutes les maladies sont le signe de la misère des hommes et de la grandeur de Zeus.

La maladie dite sacrée ou le rationalisme hippocratique

Cette conception divine de la maladie est contestée pour la première fois au V^e s. av. J.-C. par des médecins du premier corpus de textes médicaux grecs que l'on ait conservé et qui est transmis sous le nom d'Hippocrate (460-entre 375 et 351). C'est en particulier le cas dans 2 traités que l'on date de la fin du V^e s., *Maladie sacrée* et *Airs, eaux, lieux*.

La conception religieuse de la maladie au temps d'Hippocrate

Ce que l'on appelait dans l'Antiquité la « maladie sacrée » couvrait un ensemble d'affections avec crises entraînant une résolution de la conscience, dont nos épilepsies mais aussi nos syncopes actuelles. Le nom épilepsie venait de la croyance que la crise est causée par la brusque attaque d'une divinité particulière ; en fonction des symptômes de l'accès, la nature des crises du malade, la sortie de bave ou d'excréments, les ruades, on déterminait la divinité qui en était la cause : Apollon, Poséidon, Arès, etc. La thérapeutique en accord avec cette conception divine consistait en incantations et en purifications. La continuité avec la conception de la maladie chez Hésiode

est assez remarquable, car la crise d'épilepsie survenant la nuit était attribuée encore au V^e s. à l'assaut d'une divinité nocturne, Hécate, ou à l'irruption de héros morts. Ces détails nous sont connus par l'auteur de la *Maladie sacrée* – qu'il s'agisse d'Hippocrate



2 *Hippocrate. Trinity College, Cambridge. MS 0.2.48.*

(fig. 1 et 2) ou non car la collection de 60 traités conservés sous son nom n'est l'œuvre ni d'un seul homme ni d'une seule école médicale. Par commodité, on peut parler d'Hippocrate au sens large du terme, même s'il vaudrait mieux parler de médecin hippocratique.

La maladie processus naturel et divin chez Hippocrate

L'auteur de la *Maladie sacrée* a eu le mérite non seulement de laisser un témoignage sur la conception religieuse de la maladie qui perdurait dans la Grèce classique, mais de s'y opposer en présentant ce que l'on pourrait appeler le premier manifeste de la médecine rationnelle. L'épilepsie, selon lui, n'est pas une maladie exceptionnelle. Elle n'est pas plus divine que les autres. Toutes les maladies relèvent d'une seule et même explication qui est naturelle. Le traitement est donc lui aussi naturel, par le régime approprié. Cette prise de position de l'auteur hippocratique est d'autant plus remarquable que la conception religieuse de la maladie continuait à être répandue dans les esprits de l'époque, comme

l'attestent, dans la production littéraire, le théâtre d'Eschyle et de Sophocle ou l'œuvre historique d'Hérodote, et dans la réalité culturelle, le succès grandissant dès la fin du V^e s. du culte guérisseur d'Asclépios, à Épidaure ou à Athènes. Les malades venaient dormir dans le sanctuaire (« incubation ») et le dieu devait leur apparaître en rêve pour les guérir. Dans un tel contexte, le rationalisme hippocratique constituait une exception, comme, du reste, celui de l'historien Thucydide qui, à la différence d'Homère ou de Sophocle, ne fait pas intervenir le divin quand il décrit une maladie générale, en l'occurrence celle qui ravagea Athènes au début de la guerre du Péloponnèse (430 av. J.-C.).

Toutefois, cette conception hippocratique de la maladie, tout en excluant l'intervention personnelle d'une divinité, n'exclut pas pour autant le divin. Mais ce n'est plus la colère d'un dieu ; c'est l'ordre du monde, les forces naturelles extérieures qui déclenchent la maladie « en entrant et en sortant du corps, le froid, la chaleur du soleil, les vents qui changent ».³

Les causes déclenchantes des maladies : pour une médecine environnementale

La cause déclenchante de l'épilepsie ou le changement des vents

Les maladies ont une cause externe déclenchante, ce que les médecins hippocratiques appellent généralement *prophasis*. Elle provoque un mouvement pathologique des humeurs qui est la cause interne de la maladie. La notion de maladie est donc inséparable de celle de cause. Par exemple l'épilepsie, selon l'auteur de la *Maladie sacrée*, est due à une cause interne, un flux de phlegme plus ou moins important qui descend du cerveau, mais ce flux est lui-même provoqué par une cause externe, par exemple lors d'un chaud et froid, mais surtout lors d'un changement de vents. Remarquable est le développement que l'auteur consacre à 2 vents dont l'un, le borée, vent du nord froid et sec, resserre tout, et dont l'autre, le notos, vent du sud chaud et

humide, liquéfie tout. Étant donné le pouvoir de liquéfaction du notos, c'est principalement lui qui déclenche le flux de phlegme. La réflexion sur la cause externe des maladies, menée dans la *Maladie sacrée* à propos d'une maladie particulière, est étendue dans le traité des *Airs, eaux, lieux* (rédigé probablement par le même auteur) à l'ensemble des maladies dans une enquête synthétique qui reste le modèle de la médecine environnementale.

Les maladies locales et l'orientation des cités

Destiné au médecin voyageur, c'est-à-dire au médecin qui exerce sa carrière dans différentes cités, le traité des *Airs, eaux, lieux* est dans sa première partie un manuel sur les divers facteurs environnants que le médecin arrivant dans une cité inconnue de lui doit observer pour diagnostiquer et prévoir les maladies, qu'elles soient générales ou particulières (v. encadrés) : l'orientation au soleil et aux vents, la qualité des eaux ou la nature du sol, le régime de vie des habitants, et un autre facteur plus général, le changement des saisons au cours d'une année. L'auteur ne développe pas dans le détail tous ces fac-

teurs. Il laisse de côté le cas des maladies individuelles dues à des fautes de régime. Mais 2 développements sont remarquables : l'un sur la relation entre les maladies et l'orientation de la cité ; l'autre sur la relation entre les maladies et le climat. Ainsi se dessine un classement des maladies en 3 catégories : maladies individuelles, maladies locales, maladies générales, sans tenir compte des distinctions selon le sexe ou l'âge. Dans le développement sur l'orientation des lieux, 4 cités types sont envisagées avec les maladies locales qui caractérisent leur population, hommes, femmes, enfants. On retrouve ici l'influence des vents sur la nosologie. Ce sont les cités tournées vers le vent du sud chaud et humide qui sont envisagées en premier : là, les habitants ont une constitution phlegmatique avec des flux descendant du cerveau et les maladies locales sont de caractère humide ; on ne s'étonnera pas de voir mentionnée parmi ces maladies locales, la maladie sacrée dont on a vu qu'elle était déclenchée surtout par le vent du sud dans le traité de la *Maladie sacrée*. Vient ensuite la cité tournée vers le vent du nord, froid et sec. Les habitants sont plutôt bilieux et ont la tête saine, mais

ils sont sujets à des maladies sèches, particulièrement des ruptures. Les cités orientées vers le lever du soleil sont plus salubres que celles qui sont tournées vers son coucher. L'état nosologique varie donc d'une cité à l'autre suivant leur orientation, même si elles sont voisines l'une de l'autre.

Les maladies générales et les « constitutions » climatiques

Aux maladies locales peuvent s'ajouter des maladies générales dues au climat, c'est-à-dire à la nature des saisons et à leur changement dans le cycle annuel marqué par le lever et le coucher du soleil et des astres. Dans une formule restée célèbre, l'auteur d'*Airs, eaux, lieux* revendique la connaissance de l'astronomie pour connaître la nosologie : « La contribution de l'astronomie à la médecine est très importante ; car en même temps que les saisons, l'état des cavités du corps change chez les hommes. »⁴

Ce sont ces maladies générales qu'il examine dans une série de 5 « constitutions » noso-climatiques annuelles qui s'écartent du type de l'année la plus saine. Dans l'esprit de l'auteur, ces cas de référence (qui ont été repris dans les

LES MALADIES ET LES LIEUX

Les cités orientées vers le vent du sud ou notos (vent chaud et humide)

III. 1. Dans la cité qui est située face aux vents chauds – ce sont les vents qui soufflent entre le lever hivernal du soleil et son coucher hivernal – et qui reçoit habituellement ces vents, tandis qu'elle est à l'abri des vents venant des Ourses, dans cette cité, il est nécessaire qu'il en soit ainsi : les eaux sont abondantes, légèrement salées et proches de la surface, chaudes en été mais froides en hiver.

2. Les habitants ont la tête humide et phlegmatique, leurs cavités se dérangent souvent du fait que le phlegme descendant de la tête flue sur elles, leur constitution physique est généralement plutôt relâchée et ils ne sont pas capables de bien manger ni de bien boire ; car ceux qui ont la tête faible ne sauraient être capables de bien boire : l'ivresse les accable plus que les autres.

3. Et quant aux maladies, voici celles qui sont locales : tout d'abord les femmes sont malades et sujettes aux écoulements, ensuite beaucoup sont stériles, du fait de leur état maladif et non par nature, et elles font souvent des fausses couches ; chez les enfants surviennent

des convulsions, des dyspnées et des accidents que l'on dit provoquer la « maladie des enfants » et être la maladie sacrée ; chez les hommes ce sont des dysenteries, des diarrhées, des fièvres épiques, des fièvres hivernales de longue durée, des éruptions nocturnes en grand nombre et des hémorroïdes au siège.

4. En revanche, les pleurésies, les péripneumonies, les causus, et toutes les maladies dites aiguës ne s'y produisent pas en règle générale ; car il n'est pas possible que, là où les cavités sont humides, ces maladies aient de la vigueur. Des ophtalmies humides s'y produisent, non malignes et de courte durée, sauf si quelque maladie générale s'empare (de la cité), à la suite d'un grand changement. Et quand les habitants dépassent la cinquantaine, des flux descendant du cerveau les rendent hémiplegiques, lorsqu'ils sont subitement victimes d'un coup de soleil à la tête ou d'un coup de froid.

5. Telles sont les maladies locales chez ces gens-là. À part cela, si quelque maladie générale s'empare [de la cité] à la suite d'un changement des saisons, ils ont part aussi à cette maladie. ■



LES MALADIES ET LES LIEUX

Les cités orientées vers le vent du nord ou borée (vent froid et sec)

IV. 1. Quant aux cités qui sont situées à l'opposé face aux vents froids – lesquels soufflent entre le coucher estival du soleil et son lever estival – et qui reçoivent ces vents localement, tandis qu'elles sont à l'abri du notos et des vents chauds, voici ce qu'il en est à leur sujet.

2. D'abord les eaux sont dures et froides en règle générale, et elles sont douces. Quant aux habitants, il est nécessaire qu'ils aient le corps tendu et sec, que la plupart d'entre eux aient la cavité d'en bas crue et dure mais la cavité d'en haut mieux disposée aux écoulements et qu'ils soient plutôt bilieux que phlegmatiques. Leur tête est saine et dure. Mais ils sont sujets à des ruptures en règle générale.

3. Quant aux affections qui sont à demeure chez eux, les voici : des pleurésies en grand nombre et les maladies dites aiguës ; il est nécessaire qu'il en soit ainsi quand les cavités sont dures. De plus, les empyèmes se produisent en grand nombre à toute occasion ; la cause en est la tension du corps et la dureté de la cavité ; car la sécheresse est à l'origine des ruptures, ainsi que la froideur de l'eau. Il est nécessaire que les gens qui ont une telle constitution soient de gros mangeurs et non de grands buveurs ; car il n'est pas possible d'être à la fois grand mangeur et grand buveur. Et il est nécessaire que les ophtalmies se produisent par intervalles, mais qu'elles soient sèches et violentes avec rupture immédiate de l'œil ; que des

hémorragies nasales se produisent chez les jeunes de moins de trente ans, avec violence en été ; et que les cas de maladie dite sacrée soient peu nombreux, mais violents. Il est normal que ces habitants-là vivent plus longtemps que les autres, que leurs plaies ne deviennent pas inflammatoires ni ne s'exacerbent et que leurs mœurs soient plus sauvages que douces.

4. Chez les hommes, voilà quelles sont les maladies locales, sans compter toute maladie générale qui peut s'emparer de la cité à la suite d'un changement de saisons. Maintenant chez les femmes : d'abord, beaucoup deviennent stériles à cause des eaux qui sont dures, crues et froides ; car leurs purgations menstruelles ne se produisent pas convenablement, mais sont peu abondantes et mauvaises. Ensuite, elles accouchent difficilement alors qu'elles n'ont pas souvent de fausses couches. Et quand elles ont accouché, elles sont incapables de nourrir leur enfant ; car leur lait se tarit du fait de la dureté et de la crudité des eaux. De plus des phtisies se produisent fréquemment à la suite des accouchements ; car la violence de l'effort entraîne des ruptures et des distensions.

5. Chez les enfants, des hydropisies surviennent dans les bourses, tant qu'ils sont petits ; ensuite, à mesure qu'ils avancent en âge, elles disparaissent. La puberté est tardive dans cette cité. Ainsi donc, au sujet des vents chauds, des vents froids et de ces cités-là, il en va comme il a été dit précédemment. ■

Aphorismes) doivent permettre au médecin, quelle que soit la cité où il exerce, de prévoir les maladies qui surviendront au cours d'une saison donnée, en fonction de la nature des 2 saisons précédentes et de leurs changements. De façon plus générale, tout changement est cause de maladie. Le changement dans le régime explique les maladies individuelles, comme le changement climatique explique les maladies générales. « Les plus grands changements survenant à nos natures sont les plus grandes causes des maladies » déclare l'auteur hippocratique du *Régime dans les maladies aiguës*.⁵ L'idée devait être assez répandue, car elle est formulée à la même époque, en dehors des traités techniques médicaux, chez les historiens Hérodote et Thucydide. Cela n'empêche pas l'auteur d'*Airs, eaux, lieux* de considérer, par ailleurs, que le changement de climat est aussi un facteur de l'éveil de l'intelligence et de l'aptitude des peuples à la découverte des arts. Ce qui est néfaste

au corps est bénéfique pour l'esprit.

Cette attention accordée par l'auteur d'*Airs, eaux, lieux* aux facteurs climatiques dans la nosologie est partagée par d'autres, en particulier les médecins itinérants qui ont rédigé les traités intitulés les *Épidémies*. Dans les 2 livres qui conservent la rédaction la plus achevée due à un même auteur, *Épidémies I* et *III*, on a conservé 4 « constitutions climatiques », c'est-à-dire 4 descriptions du climat annuel en un lieu donné (en l'occurrence l'île de Thasos au nord de la mer Égée) avec la description des maladies qui ont atteint la population de la cité saison par saison. Alors que le traité des *Airs, eaux, lieux* est un guide à l'intention des médecins itinérants, les livres des *Épidémies I* et *III* sont le journal de bord d'un médecin itinérant. Mais l'intuition fondamentale reste la même, la conviction de la relation entre les saisons et les maladies générales, non seulement dans leur production, mais aussi dans leur évolution.

Richesse de la nosologie hippocratique : écart par rapport à la nosologie moderne

Dans leur enquête sur les relations des maladies tant avec le milieu qu'avec le climat, ces médecins hippocratiques sont amenés à citer et à analyser plus ou moins en détail une foule de maladies, et à décrire des malades, ce qui donne une idée de la richesse, dès cette époque, de la terminologie médicale, infiniment plus variée qu'au temps d'Homère ou d'Hésiode, et aussi de la réalité nosologique au temps d'Hippocrate. En particulier les tableaux nosologiques des cités orientées vers les vents du sud et du nord constituent, comme le dit Mirko D. Grmek, un document « de valeur exceptionnelle sur la réalité nosologique de jadis. C'est une description fidèle de ce que les médecins itinérants grecs du V^e s. av. J.-C. avaient réellement sous les yeux lors de l'exercice de leur profession. Description fidèle de ce que ces

médecins voyaient, cela ne veut pas dire description de ce qui se passait effectivement dans les corps de leurs malades. Au moins 2 facteurs intervenaient pour déformer le témoignage. Le premier est le parti pris doctrinaire ; le second est ce que nous appelons l'invisibilité du quotidien.»⁶

Malgré la pérennité des termes désignant les maladies, dont certains sont encore employés actuellement, il faut insister sur les décalages dans le contenu que peut masquer la continuité dans la désignation. Parmi maints exemples, on choisira celui de l'épidémie. Actuellement, on entend par « épidémie » la multiplication considérable des cas d'une maladie dans une région où elle existait à l'état endémique ou au sein d'une collectivité antérieurement indemne. Ce terme s'applique en premier lieu à la propagation subite d'une affection contagieuse. Or l'épidémie à l'époque hippocratique désigne simplement une maladie générale qui s'est installée sur un territoire (tel est le sens premier du verbe grec *épidêmein*). Le mode de propagation n'était pas conçu par les médecins hippocratiques comme s'effectuant par le contact direct ou indirect, mais le caractère général de la maladie s'expliquait par une cause générale : soit l'influence du climat, comme on l'a déjà vu, soit l'existence de miasmes morbifiques contenus dans l'air et introduits dans le corps par la respiration. Le décalage entre la nosologie hippocratique et la nosologie moderne vient de ce que les systèmes de référence ont changé. Comme le dit Grmek « le découpage de la réalité nosologique à l'aide de la symptomatologie clinique et d'une doctrine qui attribuait un rôle prépondérant aux parties fluides de l'organisme se trouve remplacé aujourd'hui par le diagnostic anatomique et étiologique, voire par une définition moléculaire de la lésion, c'est-à-dire précisément par les critères qui, abstraction faite de certaines affections chirurgicales, manquaient encore aux praticiens de l'Antiquité. »⁷

Ce que les Anciens appelaient une maladie peut correspondre à ce que les Modernes appellent encore une maladie, mais peut aussi correspondre à un syndrome, ou même simplement à des symptômes. La continuité des termes dans la nosologie est d'autant plus trompeuse que la médecine moderne emploie

des mots grecs pour désigner les phénomènes pathologiques dont certains n'ont été employés que tardivement par les médecins anciens et dont d'autres sont parfaitement étrangers à la médecine ancienne. Par exemple, le terme symptôme est inconnu de la médecine hippocratique ; et le terme de syndrome, bien qu'il soit attesté en grec depuis Aristote, n'a jamais été employé par les médecins grecs dans le sens que lui donnent les Modernes.

Nature et évolution des maladies

La réflexion des médecins sur la relation entre les saisons et les maladies les invite à privilégier des maladies saisonnières. C'est le cas, parmi d'autres,

dans le traité qui représentait selon Galien la théorie hippocratique par excellence, celle des 4 humeurs (fig. 3). Après avoir exposé que les 4 humeurs constituant le corps de l'homme – sang, bile jaune, bile noire et phlegme – croissent surtout dans la saison qui est conforme à leur nature, l'auteur de la *Nature de l'homme* en déduit des règles sur l'évolution des maladies et sur leur pronostic : les maladies qui croissent en hiver doivent cesser en été, celles qui naissent au printemps trouvent leur terme en automne. La nosologie se déduit très nettement, trop nettement, de la théorie.

De façon moins théorique, l'auteur des *Épidémies I et III* termine son tableau nosologique de la 4^e « constitution » noso-climatique par des réflexions



3 Les 4 humeurs.

générales qui offrent de façon synthétique un excellent document sur la conception hippocratique de la maladie et sur ses rapports avec la climatologie : « Il faut apprendre à connaître avec exactitude chaque constitution des saisons et (chaque) maladie, quel bien est commun dans la constitution ou dans la maladie, quel mal est commun dans la constitution ou dans la maladie, quelle maladie est longue et mortelle, quelle maladie est longue et surmontable, quelle maladie est aiguë et mortelle, quelle maladie est aiguë et surmontable ; à partir de là, on a les moyens d'examiner l'ordre des jours critiques et d'en tirer un pronostic ; étant en possession de ces connaissances, il est possible de savoir qui il convient de soigner, quand et comment. »⁸

Tout en étant en rapport avec la constitution climatique, chaque maladie a sa nature propre, son rythme d'évolution marqué par les crises qui se produisent à des jours déterminés, sa durée (longue ou courte), sa violence (mortelle ou non). Cette nature de la maladie jointe à la connaissance de la constitution climatique permet, selon l'auteur, d'établir le pronostic et de prescrire la thérapeutique. On voit se dessiner ici une opposition entre maladies aiguës et maladies chroniques qui deviendra un moyen de classification prépondérant

dans la médecine post-hippocratique. Le mot aigu, comme l'indique le contexte, a déjà perdu son sens premier de violent pour désigner une maladie à évolution rapide, que ce soit vers la mort ou la guérison. Ce mot conserve toutefois encore un lien avec l'idée de dangerosité dans d'autres traités. Quand l'auteur du *Régime dans les maladies aiguës* dit qu'il louerait surtout le médecin qui se révélerait supérieur à ses confrères dans le traitement des maladies aiguës, c'est parce que ces maladies sont souvent mortelles. Et il énumère les maladies qu'il faut entendre par là : « Ce sont les maladies que les Anciens ont appelées pleurésie, péripneumonie, phrénitis et causus. »⁹ Bien que ces noms de maladie apparaissent pour la première fois chez les médecins hippocratiques, ils sont déjà sentis par eux comme traditionnels. C'est le signe que les écrits hippocratiques, qui nous paraissent être le premier monument de la médecine occidentale, s'inscrivent déjà dans une tradition médicale. Certaines maladies, même chez les partisans d'une médecine environnementale, ont leur rythme propre et échappent à celui des saisons. En énonçant le principe des maladies saisonnières, l'auteur de la *Nature de l'homme* ajoute « excepté les maladies qui se terminent en une période ». ¹⁰ Il entend par là les

fièvres qui se jugent en une période de jours déterminés. Les médecins hippocratiques ont, en effet, bien observé la périodicité des fièvres tierces ou des fièvres quarts que l'on regroupe actuellement sous le nom de paludisme. Mais ils ont extrapolé à partir de ces observations exactes en voulant établir de façon trop subtile des lois de l'évolution des maladies par la détermination de jours critiques et de crises, en fonction de calculs où l'observation des cas particuliers est parfois biaisée par des préoccupations arithmologiques. Ces médecins ont été attentifs non seulement à la marche de la maladie avec ses paroxysmes et ses crises mais aussi aux récidives et aux « métastases ». Mais là encore, il faut se garder des continuités trompeuses du vocabulaire. Ce que les Anciens appellent métastase (*metastasis*) ne correspond pas au sens moderne. C'est la transformation d'une maladie en une autre. Le sens moderne correspond plutôt à ce que les médecins hippocratiques appellent apostase (*apostasis*), qui est le déplacement de la maladie d'une partie du corps à une autre. Mais ce déplacement est conçu par les Anciens comme humoral, se déposant loin de son lieu d'origine. Le mot latin correspondant est *abscessus* qui a donné le mot moderne abcès dont le sens actuel est fort éloigné du sens

LES MALADIES ET LES LIEUX

Les cités orientées à l'Est

V. I. Quant aux cités qui sont situées face aux vents soufflant entre le lever estival du soleil et le lever hivernal et quant à celles qui ont une exposition contraire, voici ce qu'il en est à leur sujet.

2. Celles qui sont situées face aux levers du soleil sont normalement plus salubres que celles qui sont orientées face aux Ourses ou que celles qui sont orientées face aux vents chauds, n'y eût-il qu'un seul stade de distance entre elles.

3. D'abord, en effet, le chaud et le froid y sont plus modérés ; ensuite, il est nécessaire que les eaux qui sont exposées aux levers du soleil soient toutes limpides, de bonne odeur et molles, et que le brouillard n'existe pas dans une telle cité ; car le soleil y fait obstacle en brillant de tout son éclat dès son lever ; sans quoi, au cours de la matinée chaque jour, le brouillard a tendance de lui-même à se maintenir longtemps.

4. Quant à l'aspect physique, les habitants ont de belles couleurs et un teint fleuri, plus que d'autres, à moins que quelque maladie, par ailleurs, n'y fasse obstacle. Les habitants ont la voix claire, et, pour le caractère et l'intelligence, ils sont mieux doués que ceux qui sont face au borée, puisque aussi bien toutes les autres productions naturelles y sont meilleures.

5. La cité qui a une telle situation ressemble de très près au printemps par la modération du chaud et du froid. Et les maladies, tout en étant moins nombreuses et moins violentes, ressemblent aux maladies qui se produisent dans les cités tournées vers les vents chauds. Et les femmes, là même, sont extrêmement fécondes et accouchent facilement. Au sujet de ces cités, voilà ce qu'il en est.

primitif. Voilà un exemple supplémentaire du décalage entre la nosologie hippocratique et la nosologie moderne, dû cette fois à la concurrence des mots hérités du grec et du latin.

La maladie dont les médecins hippocratiques observent avec minutie l'évolution par tous les signes extérieurs possibles (douleurs, fièvre, frissons, toux, excréments, dyspnée, perte de l'appétit, soif, insomnie, délire, etc.) est un processus interne qu'ils s'efforcent de reconstruire.

Le processus interne de la maladie : une reconstruction trop imaginative de l'invisible

De la cause déclenchante de la maladie à la cause directe, c'est-à-dire au processus physiopathologique, il y a un saut que les médecins hippocratiques ont franchi sans avoir toujours eu conscience de la part que l'imagination prenait dans leur reconstruction du milieu intérieur ; car ils ne pratiquaient pas encore à cette époque la dissection du corps humain. Il y a, certes, de temps à autre dans les traités hippocratiques des « expériences » pratiquées sur les animaux qui sont citées à l'appui de leur présentation du processus interne de la maladie. Par exemple, pour confirmer son explication de la cause interne de l'épilepsie, à savoir un flux de phlegme descendant du cerveau trop humide, l'auteur de la *Maladie sacrée* fait référence à une expérience qui consiste à ouvrir le crâne d'une chèvre épileptique et à constater que le cerveau est rempli d'eau. Cette expérience n'est pas sans rappeler celle du philosophe présocratique Anaxagore qui fit ouvrir le crâne d'un bœuf pourvu d'une seule corne pour montrer que cette anomalie s'expliquait naturellement par la forme du cerveau et n'avait pas de signification prémonitoire, comme le soutenait le devin Lampon. De façon analogue, le médecin hippocratique justifie son explication naturelle de l'origine interne de la maladie et verse cette « expérience » au dossier de sa polémique contre les partisans de l'explication religieuse de la maladie. Mais de telles « expériences » viennent à l'appui d'une démonstration

sans être à l'origine de la théorie. Malgré des variantes fort importantes d'un médecin hippocratique à l'autre, la maladie interne, quand elle n'est pas d'origine traumatique, est généralement expliquée par des perturbations d'origine humorale. Quelles sont ces perturbations ?

Le normal et le pathologique : les premières grandes définitions de la maladie dans la médecine occidentale

La définition de la maladie restée la plus célèbre est celle qui est donnée dans le traité de la *Nature de l'homme*. Elle propose en quelques lignes une

sif, provoque souffrance et douleur. »¹¹ À l'inverse de la santé qui est juste mesure et mélange des humeurs, la maladie se définit par le déséquilibre, la séparation sous forme de flux. C'est une définition comparable que l'on trouve dans le traité de l'*Ancienne médecine*, bien que son auteur admette une multiplicité d'éléments composant la nature humaine :

« Il y a en effet dans l'homme du salé, de l'amer, du doux, de l'acide, de l'acerve, du fade et mille autres substances possédant des propriétés diverses sous le rapport de la quantité et de la force. Ces substances, tant qu'elles sont mélangées et tempérées l'une par l'autre, ne sont pas manifestes et ne font pas souffrir l'homme ; mais quand l'une d'entre elles se sépare et s'isole, alors elle devient manifeste et fait souffrir l'homme. »¹²

Dans les 2 passages, la santé se définit par le mélange des éléments constitutifs du corps, et la maladie par leur séparation.

On a été tenté de voir dans ces définitions une projection à l'intérieur du corps de l'homme d'une vision du corps politique où la santé de la cité se définit par l'équilibre et le mélange des divers composants, et sa maladie par la sécession d'un parti. On a pu être encouragé à aller dans ce sens par le compte

rendu que l'on a conservé d'une définition de la santé et de la maladie antérieure au *Corpus hippocratique* due à un penseur présocratique du VI^e s., Alcmeon de Crotone, proche des milieux pythagoriciens : « Alcmeon dit que ce qui maintient la santé, c'est l'isonomie (c'est-à-dire l'égalité) des propriétés, humide, sec, froid, chaud, amer, doux, etc., tandis que la monarchie (c'est-à-dire la domination d'une seule) parmi elles provoque la maladie. »¹³ Bien que cette doxographie soit récente et ne se présente pas comme une citation fidèle, on peut admettre que les mots imagés isonomie et monarchie, issus du vocabulaire politique, remontent à Alcmeon lui-même. Cette analogie entre la santé et la maladie du corps humain et du corps social est une constante de la pensée grecque qui



4 Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès.

définition de la nature de l'homme, de la santé et de la maladie :

« Le corps de l'homme renferme du sang, du phlegme, de la bile jaune et de la bile noire. Voilà ce qui constitue la nature du corps ; voilà ce qui est cause de la maladie et de la santé. Dans ces conditions, il y a santé parfaite quand ces humeurs sont dans une juste proportion entre elles, tant du point de vue de la qualité que de la quantité, et quand leur mélange est parfait. Il y a maladie, en revanche, quand l'une de ces humeurs, en trop petite ou en trop grande quantité, s'isole dans le corps au lieu de rester mêlée à toutes les autres. Car nécessairement, quand l'une de ces humeurs s'isole et se tient à part soi, non seulement l'endroit qu'elle a quitté devient malade, mais aussi celui où elle va se fixer et s'accumuler, par suite d'un engorgement exces-

LES MALADIES ET LES LIEUX

Les cités orientées à l'Ouest

V. I. Les cités qui sont situées face au couchant, qui sont à l'abri des vents soufflant de l'Orient et sur lesquelles les vents chauds ou les vents froids venus des Ourse ne font que couler latéralement, ces cités-là ont nécessairement la position la plus malsaine.

2. D'abord les eaux ne sont pas limpides ; la cause en est que le brouillard au cours de la matinée se maintient longtemps, brouillard qui, se mélangeant à l'eau, en fait disparaître la limpidité ; car le soleil n'éclaire pas avant de s'être élevé en hauteur. En été, le matin, il souffle des brises froides et il tombe de la rosée, tandis que pendant le reste de la journée le soleil, dont la course est plongeante, brûle au plus fort les habitants.

3. Aussi est-il normal qu'ils soient sans couleur et sans force, et qu'ils aient part à toutes les maladies mentionnées précédemment ; aucune ne leur est

spécifique. Il est normal qu'ils aient la voix grave et qu'ils soient sujets aux enrhumements à cause du brouillard, parce qu'il reste longtemps sur place sans être purifié et en ayant une humidité australe ; en effet il n'est guère désagréé par les vents boréaux ; car ces vents ne s'installent pas. Les vents qui s'installent et se fixent dans ces cités sont les plus humides ; car tels sont les vents du couchant.

4. Et c'est à l'automne que ressemble de très près une cité offrant une telle exposition par les changements au cours de la journée, du fait qu'il y a un grand intervalle de température entre la matinée et la période de l'après-midi. Au sujet des vents, de ceux qui sont utiles et de ceux qui sont nuisibles, voilà ce qu'il en est.

Trad. de J. Jouanna, extraite de *Hippocrate*, tome II, 2^e partie. *Airs, eaux, lieux*. Paris : Belles Lettres, 1996.

trouve sa plus belle expression dans la *République* de Platon où le corps malade est celui qui «entre en dissension avec lui-même». ¹⁴

Mais dans le *Corpus hippocratique*, le vocabulaire de la physiopathologie est plutôt celui de la guerre. Pour illustrer ce point, on peut revenir à l'explication de la crise d'épilepsie par l'auteur de la *Maladie sacrée*. Le phlegme, humeur froide descendant du cerveau dans les vaisseaux qui vont au foie et à la rate, apporte des perturbations en refroidissant le sang, humeur chaude ; il entrave son mouvement dans les vaisseaux et par voie de conséquence celui de l'air véhiculé par le sang. Une lutte s'engage donc entre les 2 humeurs ; si l'humeur froide l'emporte définitivement, c'est la mort du malade ; si elle l'emporte momentanément, c'est la crise épileptique ; mais étant vaincue ensuite par le sang, l'humeur morbifique se disperse, et le malade peut reprendre connaissance, car l'air, principe de l'intelligence, peut pénétrer à nouveau dans les vaisseaux. Mais aux endroits où le sang a été définitivement vaincu par le phlegme, des séquelles localisées demeurent, par exemple chez les enfants, des distorsions du visage, et chez les gens âgés des paralysies.

D'un médecin hippocratique à l'autre, la description du champ clos de ces

luttues intestines à l'intérieur du corps malade varie, et les combattants ne sont pas toujours les mêmes. Mais c'est souvent une agression d'un flux de phlegme, humeur froide, ou d'un flux de bile, humeur chaude, contre le sang. La théorie des humeurs se combine avec celle des qualités élémentaires, chaud, froid, sec, humide. Ainsi, selon l'auteur des *Affections*, «les maladies proviennent toutes chez les hommes de la bile et du phlegme. La bile et le phlegme produisent les maladies quand dans les corps elles sont desséchées à l'excès, humidifiées à l'excès, échauffées à l'excès ou refroidies à l'excès.» ¹⁵ La maladie est donc déséquilibrée par toutes les formes possibles d'excès.

À ce modèle du déséquilibre du mélange humoral ou des qualités élémentaires se superpose le modèle de la cuisson. La cuisson, qui sert déjà chez les médecins hippocratiques à expliquer des phénomènes biologiques normaux (la digestion est conçue comme une cuisson des aliments dans le ventre), rend compte aussi de l'évolution de la maladie. Les humeurs pathologiques sont crues et elles évoluent dans le bon sens par maturation et par cuisson. La transformation de ces humeurs, qu'elles évoluent ou non vers la coction, est mise en rapport avec les

crises et le décompte des périodes de la maladie.

La thérapeutique ou la lutte contre la maladie

Si la connaissance de l'évolution des maladies est nécessaire au pronostic, la détermination des causes est nécessaire à la thérapeutique. La recherche de la cause est la préoccupation initiale du médecin traitant, selon l'auteur d'un memento des principales questions à aborder lors du traitement : «Qui veut à propos du traitement interroger avec justesse, répondre aux questions et contredire avec justesse doit avoir dans l'esprit les points suivants : d'abord d'où proviennent toutes les maladies chez les hommes.» ¹⁶ Car il faut connaître la cause pour s'opposer à la maladie. «Si l'on connaît la cause de la maladie, on sera en mesure d'administrer au corps ce qui lui est utile, en partant des contraires pour s'opposer à la maladie. Cette médecine est en effet la plus naturelle... Bref, en un mot les contraires sont les remèdes des contraires.» ¹⁷ Cette dernière formule, relayée par Galien, est devenue le fondement de l'hippocratisme. La médecine la plus naturelle consiste donc à combattre la maladie en s'opposant à la cause. Pour définir l'acte thérapeutique le vocabulaire métaphorique de

la guerre vient aussi naturellement à l'esprit des médecins hippocratiques que pour décrire l'état pathologique. Toutes les définitions de la thérapeutique vont en ce sens. On trouvera une définition analogue chez l'auteur de la *Nature de l'homme* : « Pour résumer toutes ces notions, le médecin doit s'opposer au caractère établi des maladies, des constitutions, des saisons et des âges. »¹⁸ Par rapport à la définition précédente, celle-ci a l'avantage de rappeler que la maladie est inséparable du terrain dans lequel elle se développe (nature du malade, âge du malade) et de l'environnement dans lequel elle naît (saisons). Maladie, médecin et malade sont enfin réunis dans une même formule où le combat contre la maladie est mené conjointement par le malade et le médecin : « L'art se compose de trois termes, la maladie, le malade et le médecin : le médecin est le serviteur de l'art ; le malade doit s'opposer à la maladie en compagnie du médecin ». ¹⁹ (fig. 4).

Conclusion

Les médecins hippocratiques ont été les premiers penseurs à donner une définition qui soit rationnelle de la notion de maladie. Refusant toute intervention d'une force extérieure à l'homme agissant arbitrairement, ils ont attribué la maladie à des causes naturelles.

SUMMARY

The Hippocratic concept of disease

Jacques Jouanna

In ancient Greece, diseases were first attributed to the gods; traces were still found at the time of Hippocrates (Vth-IVth century B.C.) in tragedies and in the flourishing religious medicine practised in the temples to Asklepios. But Hippocrates firmly set down the principles of rational medicine: the causes of diseases are natural, external (climate, environment, diet) or internal (humoural disequilibrium and flux), and treatment is done by using contrary measures. Careful observation of the signs and course of diseases led to classifications and interpretative theories, which obviously remained limited due to the lack of means of investigation within the body, but nevertheless was an important step in the history of medicine.

Rev Prat 2001 ; 51 : 1985-93

En dehors des affections traumatiques, ils conçoivent la maladie comme une perturbation interne se traduisant par des signes extérieurs et due à des causes internes parfois précédées par des causes externes déclenchantes. Ils ont essayé d'observer l'évolution des maladies avec leurs crises, leurs récurrences ou leur changement en d'autres maladies, en vue d'en établir le pronostic. Et ils ont essayé d'en déterminer les causes pour orienter la thérapeutique qui est avant tout antagoniste. La mise en rapport de la nosologie avec les facteurs ambiants, locaux ou climatiques, les a amenés à dresser des

tableaux de la diversité des maladies dans un lieu donné en un moment donné et à établir des fiches de malades qui restent des témoignages irremplaçables sur les maladies dans l'Antiquité. En même temps, ils ont su dépasser la diversité de ces observations pour donner les premières définitions théoriques de la maladie par rapport à la santé. Mais l'absence de moyens d'investigation de l'intérieur du corps les a conduits à reconstruire, à partir des différentes excréments qu'ils pouvaient observer seulement de l'extérieur, une physiopathologie humorale à la fois rationnelle et imaginaire. ■

RÉFÉRENCES

1. Hésiode. *Les travaux et les jours*, v. 92.
2. Hésiode. *Les travaux et les jours*, v. 102-104.
3. Hippocrate. *Maladie sacrée*, c. 18.
4. Hippocrate. *Airs, eaux, lieux*, c. 2.
5. Hippocrate. *Régime des maladies aiguës*, c. 35.
6. Grmek MD. *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale* (Biblio. no 1), p. 32.
7. Grmek MD. La réalité nosologique au temps d'Hippocrate. In : Bourgey L, Jouanna J (eds.). *La Collection hippocratique et son rôle dans l'histoire de la médecine*. Colloque de Strasbourg, 1972. Leiden, Brill, 1975 : p. 239.
8. Hippocrate. *Épidémies III*, c. 16.
9. Hippocrate. *Régime dans les maladies aiguës*, c. 5.
10. Hippocrate. *Nature de l'homme*, c. 8.
11. Hippocrate. *Nature de l'homme*, c. 4.
12. Hippocrate. *Ancienne médecine*, c. 14.
13. H. Diels-W. Kranz. *Die Fragmente der Vorsokratiker* 24 B 4 (= *Doxographie* 442). Le témoignage est donné par Plutarque, *Épît.* V, 30 et par Stobée *Ecl.* IV 36.35.
14. Platon. *République* 556 e.
15. Hippocrate. *Affections*, c. 1.
16. Hippocrate. *Maladies I*, c. 2.
17. Hippocrate. *Vents*, c. 1.
18. Hippocrate. *Nature de l'homme*, c. 9.
19. Hippocrate. *Épidémies I*, c. 5.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Sur les maladies et sur le concept de maladie dans l'Antiquité :

- Grmek MD. *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*. Paris : Payot, 1983 et 1994 (2^e éd.).
- Grmek MD. *Histoire de la pensée médicale en Occident*, I. Antiquité et Moyen Âge. Paris : Seuil, 1995.

Sur Hippocrate et le Corpus hippocratique :

- Jouanna J. *Hippocrate*. Paris : Fayard, 1992.
- Jouanna J, Grmek MD. Édition commentée d'Hippocrate, *Épidémies V et VII*. Paris : Les Belles Lettres, 2000.

Sur la terminologie des maladies et sur la nosologie chez Hippocrate ou dans la tradition hippocratique :

- Byl S. Néologismes et premières attestations de noms de maladies, symptômes et syndromes dans le *Corpus Hippocraticum*. In : Gourevitch D (ed.). *Maladie et maladies. Histoire et conceptualisation. Mélanges en l'honneur de Mirko Grmek*. Genève : Droz, 1992 : 77-94.
- Gourevitch D. *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain. Le malade, sa maladie et son médecin*. BEFAR 251. École française de Rome, 1984.

- Pigeaud J. *Folie et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine*. Paris : les Belles Lettres, 1987.

- Potter P, Maloney G, Desautels J. *La maladie et les maladies dans la Collection hippocratique*. Actes du VI^e colloque international hippocratique. Québec : Les Éditions du Sphinx, 1990.

- Vintro E. *Hipócrates y la nosología hipocrática*. Barcelone : Ediciones Ariel, 1972.

Sur les maladies et l'expérimentation dans l'Antiquité :

- Grmek MD. *Le chaudron de Médée. L'expérimentation sur le vivant dans l'Antiquité*. Institut Synthelabo pour le progrès de la connaissance, coll. « Les empêchements de penser en rond », 1997.

Œuvres choisies d'Hippocrate :

- Gourevitch D, Grmek MD, Pellegrin P. *Hippocrate. De l'art médical*. Paris : Le livre de Poche, 1994.
- Jouanna J, Magdelaine C. *Hippocrate. L'Art de la médecine*. Paris : Garnier-Flammarion, 1999.

